

ENGAGÉS VOLONTAIRES 5/7

ALESSANDRO DI GIUSEPPE



Antipub décroissant, ce comédien lillois se moque de l'hystérie marchande, via l'Eglise de la Très Sainte Consommation.

L'hérétique de la conso

Par JULIETTE DEBORDE
Photo AIMÉE THIRION

Soutane noire, bandeau estampillé de la virgule Nike et pendentif démesuré en forme d'euro, Alessandro di Giuseppe perturbe les virées shopping des Lillois depuis presque sept ans. Premier jour des soldes, fête des mères, veille de Noël : dès que l'occasion se présente, lui et ses ouailles chantent les louanges de l'hyperconsommation, avec en guise de Notre Père, une prière provoc : « Travail, obéis, consomme. »

A la ville, Alessandro di Giuseppe n'a rien du gourou déjanté de ses performances de rue. Sa longue chevelure grisonnante est attachée en catogan, il a troqué sa soutane contre un t-shirt à l'imprimé enfantin et son accessoire de scène, le chariot de supermarché, contre un vélo tout-terrain. Derrière le faux suppôt du grand capital se cache en fait un vrai apôtre de l'écologie radicale et de la décroissance. « Je me revendique de "l'artivisme", un mouvement à mi-chemin entre l'art et l'activisme », explique le Lillois de 37 ans, candidat aux élections municipales dans la capitale des Flandres. Sa voix est hésitante, presque tremblante. A mille lieues du personnage exubérant qu'il incarne depuis 2007, date à laquelle le militant

antipub se convertit à l'Eglise de la Très Sainte Consommation. Une fausse religion anticapitaliste qui essaime depuis 2004 à Paris, Rouen et Liège, et dont il a créé l'antenne lilloise, aujourd'hui la plus active. « On s'est rendu compte que les gens se sentaient malheureusement peu concernés par le militantisme "sérieux" », raconte-t-il. Plutôt que de jouer les donneurs de leçons, il mise sur l'humour noir. Il recrute quelques fidèles au sein de la sphère militante et artistique lilloise. « L'Eglise de la Très Sainte Consommation était la chose la plus irrévérencieuse qu'il m'ait été donné de voir », se souvient Maxime Pourbaix, jeune réalisateur devenu son partenaire d'écriture. « Il y avait une puissance qui me plaisait. » Ensemble, ils peaufinent leurs mises en scène, se bricolent des costumes imprimés de codes-barres géants, détournent la Marseillaise (devenue la Marchandaise) et imaginent des personnages décalés : la femme-objet, le fils à papa, le trader, le rentier... Alessandro di Giuseppe, lui, est intronisé « Pap'40 », en clin d'œil à l'indice boursier parisien. « Il y a un gros travail d'écriture. Le militantisme, ce n'est pas juste brandir une banderole pourrie et dire : "Je suis contre le système" ! » fait valoir le comédien-militant à plein-temps. En mai 2012, il se présente aux législatives sous la bannière de l'Eglise de la Très Sainte Consommation. La liste remporte 1,29% des voix. « On a

montré que c'était possible, que tout le monde pouvait se présenter, qu'il existait une autre manière de faire de la politique. » Il remet le couvert aux municipales.

Son programme ? Raser les quartiers populaires de Lille pour construire un aéroport international et un golf 18 trous, imposer des cours de repassage aux petites filles et de tuning aux garçons, ou encore détruire et reconstruire le stade du Losc tous les cinq ans pour relancer l'emploi. Des propositions politiquement incorrectes derrière lesquelles se cache un vrai discours politique. Sa candidature amuse, dérange, interpelle, et embarrasse jusqu'à Martine Aubry. La maire sortante esquivait la confrontation avec les autres candidats au beffroi, prétextant un débat-farce. « On m'a souvent étiqueté "candidat insolite", alors que sous couvert de l'humour, j'étais la candidature la plus sérieuse », se targue-t-il.

Ses coups d'éclat raniment une campagne locale plutôt morne. Près de 2000 électeurs lillois sont convertis. L'Eglise de la Très Sainte Consommation obtient un honorable 3,55%, plus que les listes NPA et Lutte ouvrière réunies. « Martine

Aubry a eu dix fois plus de voix que moi. Elle est un million de fois plus connue que moi, et on avait un budget de campagne de seulement 10 000 euros. Si on fait un ratio, c'est moi le grand vainqueur de cette élection », explique-t-il le plus sérieusement du monde.

A qui Alessandro di Giuseppe a donné sa voix aux dernières élections européennes ? Il ne lâchera pas le morceau. Pas question de prendre le risque de perdre des fidèles séduits par son absence d'appartenance politique.

Tout juste glisse-t-il qu'il a déjà voté blanc, faute de se sentir représenté. Même pas par l'extrême gauche ? « Je ne veux pas manifester pour le pouvoir d'achat, je veux juste que les gens vivent dignement », réplique-t-il. Il se dit radical, mais surtout pas extrémiste : « Être radical, ça veut dire revenir aux racines des problèmes. Tout décortiquer, tout détricoter. » La croissance, la compétitivité, l'emploi à tout prix, pourquoi on produit, pourquoi on consomme. « On nous sert ce discours à toutes les sauces. On est dans une foi aveugle. Celui qui ose dire le contraire est un hérétique. Je suis un hérétique. »

La politique, Alessandro di Giuseppe n'est pas tombé dedans quand il était petit. Il a grandi à Seclin, petite cité industrielle au sud de Lille, enfant d'une mère infirmière et d'un père électricien d'origine italienne, pas vraiment branché Brigades rouges. Il commence à militer sur le tard, à presque 30 ans, avec le collectif antipub des Déboulonneurs. L'élément déclencheur ? Un voyage à deux autour du monde, pendant un an. Il expose son empreinte carbone, mais tant pis. « Être décroissant ne veut pas dire vivre dans une yourte sans électricité. »

Il s'accorde un téléphone portable tout sauf dernier cri et une connexion wi-fi, mais a depuis longtemps éteint la télé. A la place, il voit des gens et passe du temps avec son fils de 4 ans, Solen, qu'il essaye tant bien que mal de tenir à l'écart des dessins animés et des jeux vidéo. Il lit, écoute, regarde, s'informe, partout et tout le temps. Une source inépuisable d'inspiration pour ses happenings. Il n'a pas fait le cours Florent, mais des études d'italien et du théâtre de rue. Le statut d'intermittent, il ne court pas après, parce qu'il « lutte contre le fait qu'on doive montrer qu'on gagne sa vie pour pouvoir exister socialement ». A défaut de Molière, il cite Desproges, Albert Jacquard, Didier Super et Coluche : « J'arrêterai de faire de la politique quand les politiques arrêteront de nous faire rire. »

En octobre, il abandonnera quelques jours le bitume pour les planches, pour rejouer *Amen ton pèze !*, pièce en forme de fausse messe burlesque, présentée au Off d'Avignon 2013. « Humainement, c'est un bijou, et politiquement, une bombe », dit de lui le philosophe et réalisateur franco-grec Yannis Youlountas, qui lui a offert un rôle dans son prochain film. Les législatives de 2017 ? Ce sera avec son Eglise, ou pas du tout. Malgré les sollicitations, il a refusé d'intégrer une liste aux dernières européennes. Parce que seul, sans son accoutrement de prophète de la sainte consommation, il n'est rien, se défend-il. Se défroquer ? Dieu l'en garde !

EN 6 DATES

- 21 juillet 1977** Naissance à Seclin (Nord).
- Novembre 2007** Fondation de l'Eglise de la Très Sainte Consommation de Lille.
- 2012** 1,29% aux législatives.
- 2014** 3,55% aux municipales.
- Septembre 2014** Projection du court métrage *Amen ton pèze* au festival Groland (Toulouse).
- Du 9 au 11 octobre** *Amen ton pèze* au théâtre Massenet (Lille).